



Vol. V.—No. 34.

MONTREAL, JEUDI, 20 AOUT 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PRIX DU NUMÉRO 7 CENTIMS.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TRAITÉ DE RÉCIPROCITÉ.

L'un des arguments des partisans d'un nouveau traité de réciprocité avec les Etats-Unis est de présenter, comme un précédent, les avantages, contestables d'ailleurs, et la situation florissante de l'agriculture au Canada, durant le traité abrogé en 1866.

Ils en concluent que le renouvellement du traité américain amènerait les mêmes conséquences.

Nier la valeur des précédents serait nier la valeur de l'expérience, et les intérêts, engagés dans toute question touchant l'économie politique d'une nation, sont de trop d'importance pour négliger les enseignements du passé.

Mais, pour conclure logiquement qu'un fait nouveau amènera la répétition identique des conséquences d'un fait passé, encore faut-il que les circonstances, dans lesquelles ces deux faits se produisent, soient les mêmes; si, au contraire, les circonstances sont changées, si l'analogie est détruite, toute déduction basée sur l'expérience précédente est fautive et l'on s'égare dans la conclusion, comme tout homme s'égare qui guiderait sa route, dans un pays inconnu, à l'aide de la carte d'une toute autre contrée, que celle qu'il traverse.

La position des Etats-Unis en 1874 est-elle celle des Etats-Unis de 1855 à 1865? Le Canada est-il lui-même dans la même condition que lorsqu'il signa le traité de réciprocité?

Si nous établissons que la situation économique des deux pays est changée, l'argument basé sur l'expérience du passé tombe de lui-même et la signature d'un nouveau traité devient un pas à l'aventure, d'autant plus dangereux que les conséquences, sans la lumière d'un précédent, ne peuvent être prévues.

Examinons la situation des deux pays pendant la durée du traité, et ensuite, leur situation au moment présent, nous aurons ainsi les deux termes de la comparaison et il nous deviendra facile de conclure à la similitude ou à la différence des deux époques.

Les dix années que dura le traité de réciprocité de 1855 à 1865 ont été les années les plus désastreuses que les Etats-Unis traversèrent jamais: en 1855 et 1856, par suite de la guerre de Crimée qui fermait les ports de la mer Noire à l'exportation du grain, les Etats-Unis eurent à alimenter l'Angleterre et une partie de l'Europe, où les céréales avaient manqué. Il fallut en même temps approvisionner les armées anglaise et française en Orient, et ce qui aurait dû être une cause de prospérité générale, par suite de l'esprit de spéculation, qui envahit toutes les classes, détermina en 1857, une crise commerciale qui s'étendit à toute l'Europe et qui, aux Etats-Unis, est encore considérée comme la plus désastreuse par laquelle ils aient jamais passé. La ruine fut générale et les deux années qui suivirent, furent témoins de la chute des fortunes que la tempête n'avait point entraînées dans ses premiers efforts.

En 1860, la guerre civile commença. Dans cette rupture inattendue, la grande république, que les peuples d'Europe regardaient avec admiration, et qui leur semblait l'avenir que le progrès historique leur réservait, parut devoir s'abîmer dans l'anarchie. Tous les Etats au Sud de la ligne de Dixon se rangèrent sous la bannière confédérée: on courut aux armes et durant cinq longues années le monde entier retentit du bruit de cette lutte

sanglante et fut plein des ruines qu'elle occasionna. Au nord, fidèle gardien de la constitution, toutes les veines du corps social donnèrent du sang. Les usines, les ateliers, les champs, toutes les professions fournirent des combattants et ce ne fut que lorsqu'un million d'hommes eurent saisi les armes, que le Nord écrasa par le nombre l'insurrection, que la valeur seule n'eût pu abattre. Mais en même temps, que de phénomènes économiques se produisirent, et dans leurs évolutions, que de désastres n'amènèrent-ils point?

L'argent, de sa nature si timide, en présence d'un tel bouleversement se cacha ou s'exporta. Comme remède ou palliatif, le gouvernement dut donner un cours forcé au papier monnaie qui vint remplacer l'or et l'argent monnayés dans la circulation et l'écart entre la valeur réelle de l'or, reconnue du monde entier et celle fictive du papier qui prétendait le représenter et que, hors des Etats-Unis, on n'acceptait point, grandissait de plus en plus. La gêne fut générale. Ce million d'hommes, enlevés à la production, devenus soldats, c'est-à-dire consommateurs onéreux, ôtaient à la richesse publique le produit de leur travail. L'industrie privée de bras et aussi de consommateurs, se reporta vers la fabrication des seuls objets que la guerre nécessitait.

En même temps les récoltes manquèrent de nouveau en Angleterre, en France et en Allemagne; jamais l'exportation des céréales ne fut plus grande que pendant les années 1861-62 et 63 et pour une autre cause que nous devons expliquer,—jamais les exportations en général de produits américains ne montèrent à un chiffre aussi élevé!

Les Etats-Unis sont toujours débiteurs de l'Europe. Les importations de produits fabriqués dépassent en valeur les exportations de matière première, produits américains: cette dette est naturellement en or, étalon général de valeur.

Les importateurs ayant entre les mains du papier, qui, à un certain moment, ne représentait qu'un tiers de la valeur nominale, devant couvrir leur dette en or, avec cette faiblesse habituelle à l'homme de préférer une espérance même chimérique et lointaine à une certitude immédiate, expédièrent tous les produits américains, qui, par leur réalisation en Europe, leur laissaient entrevoir une perte moins grande que l'échange de leur papier contre de l'or ne leur donnait; provisions, suif, cuivre, tabac, tout fut expédié.

Les exportations au Canada de fabrications américaines eurent une cause analogue. Les produits en général ont une valeur sinon fictive, au moins une valeur relative qui dépend de l'offre et de la demande; mais les produits industriels ont en sus une autre cause de dépréciation: leur nature périssable. L'influence de la mode, les inventions plus récentes, tout force à une réalisation dans un temps donné; or, la demande sur le marché américain était nulle; et même une vente aux Etats-Unis n'était, après tout, qu'un échange d'une valeur changeante contre du papier monnaie, valeur plus changeante encore, qui allait se dépréciant de plus en plus; tandis qu'une vente opérée dans le Canada donnait, contre une valeur incertaine, une valeur certaine, acceptée, celle de l'or, qui représentait d'autant plus de papier monnaie que l'écart s'agrandissait d'heure en heure.

De là ces importations si fortes en quantités au Canada, qui s'y réalisèrent à si bas prix, preuve convaincante

qu'elles étaient supérieures aux besoins et par conséquent utiles au pays.

Pendant les dix années du traité, le Canada, qui ne se composait que de la province de Québec, de celle d'Ontario, des Provinces Maritimes, désintéressées dans le traité, essaya ses forces et donna dès le début la limite de sa capacité. Dans la première année de la mise en opération du traité, les importations des Etats-Unis dans le Canada-Uni s'élevèrent de \$15,533,098 à \$20,828,676 et les exportations du Canada aux Etats-Unis passèrent de \$8,649,002 à \$20,002,291. Un fait très remarquable est que les chiffres des importations et des exportations entre les Etats-Unis et le Canada, pendant les 10 années du traité varient peu. Si la première année 1855 les importations furent de \$20,228,676, à la dernière année 1865 elles étaient de \$19,500,000. Les exportations furent la première année de \$20,002,291, elles étaient en 1865 de \$22,000,000 environ.

L'essor était donné, l'activité se révélait partout et le développement du Canada, pendant ces 10 années fut général; mais nous soutenons que cette impulsion ne fut point la conséquence du traité, car si le commerce général avec les Etats-Unis augmenta de 24 pour cent, le commerce général avec la Grande Bretagne augmenta de 78 pour cent. Le moment était venu, où le Canada, sortant de son inaction passée, devait trouver des débouchés, que l'Angleterre lui eut donnés, si les Etats-Unis eussent refusé ses produits.

La situation des deux pays pendant la durée du traité étant établie, suivons-les maintenant, dans leur marche jusqu'au moment présent.

Aux Etats-Unis, lorsque le Sud rentra dans l'union, un grand apaisement se fit dans les esprits et la lutte fratricide fut oubliée. Le licenciement de ces armées immenses s'accomplit sans bruit; chacun reprit, dans la vie journalière, le sillon qu'il avait commencé avant la guerre, et le soldat, qui, la veille, ne connaissait d'autre frein que celui de la discipline, ne fut plus, au lendemain de sa rentrée dans ses foyers, qu'un paisible producteur, perdu dans la foule des citoyens. Le travail reprit ses droits, l'immigration se pressa de nouveau sur les quais de New-York, les défrichements pénétrèrent plus avant dans les solitudes de l'Ouest et l'industrie entra en pleine possession d'elle-même.

Les Etats-Unis n'oublièrent point quelle situation fâcheuse leur avait fait, pendant la guerre, la position de débiteurs des marchés européens. Ils introduisirent chez eux, des industries nouvelles, celles des draps, des soieries, des lainages, des fers, etc., s'affranchirent ainsi, en partie, de la dépendance de l'Europe et pour protéger les industries nouvelles s'entourèrent d'un tarif presque prohibitif. Confiants dans leurs forces productives, ils abrogèrent le traité avec le Canada. Un pays ne se relève pas en un jour des effets d'une guerre si prolongée: des années sont nécessaires pour réparer les pertes; mais l'énergie ne fait point défaut aux Etats-Unis et les plaies sont déjà cicatrisées.

Suivre leur progrès depuis cette époque est inutile; leur industrie soutient la lutte contre celle d'Europe. L'importation des rails anglais a cessé sur leur marché et ils ont pu offrir leurs fers à des taux assez bas pour menacer l'avenir de cette industrie, une des bases de la prospérité de l'Angleterre.